

CEUX QUI NOUS REGARDENT : ACTE II

Sur l'exposition et l'atelier de Frédéric Nauczyciel à l'ERBA (Ecole Régionale des Beaux Arts de Besançon) Octobre 2009.

D'ordinaire (mais là est bien la question), on n'écrit pas après l'exposition.

On la commente quand elle se déploie dans son espace, on peut éventuellement l'annoncer mais la citer une fois achevée, non.

La logique médiatique de « couverture de l'événement » imposerait cet abandon rétrospectif, d'autant plus déroutant pour l'écrivain que ce regard au passé recomposé semble pourtant intimement lié à l'écriture littéraire, à l'introspection comme à l'exercice de la pensée spéculative.

En somme la critique, elle, ne s'exprimerait de plus en plus qu'au présent et l'on est sans doute en droit de s'en inquiéter même si l'on argue, pour conclure devant notre agaçant étonnement, qu'avec le caractère pléthorique des présentations si l'on écrivait sur ce qui n'est plus, on en serait tout débordé.

Oui mais que faire alors de cette trace qui perdure, de cette impression de vide que laissent parfois certaines expositions dont l'absence ne semble que l'expression d'une présence qui refuserait de s'achever, de disparaître là, au moment où l'on décroche le dernier tableau, ou l'on désarticule la dernière installation ?

L'exposition de Frédéric Nauczyciel est de celles- là et ce, d'autant plus, qu'elle est elle même une interrogation sur ce qui reste en somme quand on a rien oublié.

Une fois les grandes photographies décrochées de leur hauteur de cette salle-cathédrale de l'ERBA (Ecole Régionale de Besançon) l'espace resta vibrant, exactement comme le sont les spectateurs de Frédéric Nauczyciel dont l'attention se lit encore sur la photographie alors que le rideau est tombé depuis longtemps sur la dernière représentation du spectacle contemplé.

Singulière mise en abîme, en effet, où le temps de la représentation ne peut que figurer des fantômes dans l'évanescence de la durée d'une pièce, tout comme notre salle d'exposition reste hantée par les œuvres qui, une fois, l'ornèrent. On ne se préoccupe pas assez des traces, de ces ecchymoses esthétiques et on devrait, nous le savons bien, écrire avant tout sur ces résonances qui, en nous, constituent un peu à la manière du musée imaginaire de Malraux, un faisceau d'émotions toujours vivaces qui nous habitent et parfois même nous font être ce que nous sommes.

Or cette échappée hors du temps de la (re)présentation pour un temps long, temps long qui est celui de sa résonance intime en nous mêmes, est précisément l'un des sujets majeurs de « Ceux Qui Nous Regardent » où tout conspire pour nous dire : le temps du spectateur n'est jamais adéquat au temps du spectacle. Il l'excède dans nos émotions, notre manière bien à nous de transmettre à d'autres ce que nous avons ressenti à ce moment là, ou bien encore, il l'excède par un blanc, un plus ou moins long silence et puis soudain, bien plus tard, une fulgurance, un souvenir qui se met à vibrer, à brûler, incandescent, comme ces rencontres qui n'ont pas vraiment lieu au moment du croisement des corps mais qui s'affirment essentielles longtemps après qu'elles se soient déroulées, alors même que l'autre n'est même plus en vue.

Le créateur nous perd alors dans ses images inassignables ; les spectacles se chevauchent et s'enchevêtrent, tout comme les sons de Xavier Jacquot le faisaient, car il ne s'agit plus seulement de saisir sur la pellicule une représentation précise mais bien du théâtre, voire même le théâtre tout entier, comme si du premier cercle tracé sur le

sable grec jusqu'au festival d'Avignon il n'y avait finalement que des regards disparus à sauver de l'oubli.

C'est d'ailleurs cette même attention à nos regards qui conduira Frédéric et les étudiants de l'ERBA à « photographier » les spectateurs de Sonorama, à leur apprendre à se regarder voir, seule façon de ne pas entrer dans une simple posture de consommateurs de spectacles et d'images. Aussi qu'importe l'absence de clichés réels puisque le seul fait d'être « flashés » suffisait à délivrer cet appel à la distance critique que n'aurait pas désavoué Brecht.

Mais il y a plus encore. Si nos murs aujourd'hui s'attachent à nous la jouer palimpsestes en conservant intact le souvenir de telles images, sur lesquelles d'autres, plus récentes, ne pourront que se surajouter en expositions successives, c'est que les premières évoquaient l'inoubliable :

Hiroshima et ses morts imprimés avant leur désintégration dans la lueur aveuglante de la bombe ou ces odieux sépias des archives nazies des Camps de la Mort.

Alignement de corps décharnés et nus souvent méconnaissables et qu'un feu diabolique réduira en cendres, traces d'un passé qui nous habitent universellement aujourd'hui et dont pourtant on ne sait plus nommer individuellement les acteurs sauf au prix d'enquêtes minutieuses ou de douloureux souvenirs familiaux qui s'estompent à mesure que les survivants disparaissent.

La photographie a accompagné l'atroce, documenté l'indicible, dresser la carte d'identité de la haine et de cette permanence là, F. Nauczyciel nous a fait aussi les témoins.

Il y a là d'ailleurs un de ces jeux de renvoi que l'artiste affectionne car de nouveau nous revoici au théâtre où finalement, dès son origine, on partageait le butin sur les champs de bataille encore fumants, chantant la geste des massacres, ou bien l'on s'installait à l'abri de ces enceintes sacrées où les pires histoires de viol, d'inceste, d'infanticides, de parricides et de trahisons, se contaient sous couvert de paroles mythiques.

Le théâtre est né de là semble t il de cette volonté de se saisir de la cruauté des hommes et des dieux pour en faire tantôt dans l'épouvante tantôt dans l'admiration partagées le sujet même de ses fables.

Ainsi, en photographiant nos regards devant une pièce dans le brouillard du temps qui file, c'est peut être bien l'essence même du théâtre que l'auteur a tenté de saisir bien plus que s'il avait placé son objectif face à la représentation en train de se jouer.

Rien d'étonnant alors à ce que l'exposition et l'atelier de Frédéric Nauczyciel nous hantent encore à Besançon et à ce que l'on ressent ainsi, aussi précisément, le besoin de l'écrire, et ce, bien après le temps des petits fours du vernissage ou des premières.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : les fantômes de Frédéric sont bel et bien des « revenants » .

Laurent Devèze, novembre 2009